

**Olivier Lemieux (dir.). *Penser l'histoire et son enseignement au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2023, 208 p.**

**Andréanne LeBrun**

Volume 24, numéro 2, printemps 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1116334ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1116334ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche sur les francophonies canadiennes (CRCCF)

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

LeBrun, A. (2024). Compte rendu de [Olivier Lemieux (dir.). *Penser l'histoire et son enseignement au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2023, 208 p.] *Mens*, 24(2), 176–180. <https://doi.org/10.7202/1116334ar>

dizaines de pages. Je comprends cependant que l'auteur et l'éditeur aient pu préférer une autre option, celle de se concentrer sur la vie de Godin, sur ses textes, ses actions et son point de vue. Cela donne un texte plus concentré, plus cohérent, sans longueurs, bien qu'atteignant déjà plus de 500 pages. Tout ajout, du genre de ceux que j'esquisse, aurait menacé cette économie, narrative et éditoriale. Je ne le regrette donc que parce que je sais que cela aurait permis à Livernois de faire d'une pierre deux coups, en proposant sa relecture de pans majeurs de l'histoire québécoise, sur les plans littéraire, intellectuel et politique. Je sais que cette relecture aurait été savoureuse et originale (quitte à déstabiliser, comme le fait le « duplessisme de gauche »). Je n'ai donc qu'un véritable regret, bien mineur cependant, celui de ne pas en apprendre davantage sur l'atelier de *Parti pris*, revue et maison d'édition, car jusqu'à présent, malgré la kyrielle d'études sur l'une et l'autre, leur fonctionnement concret, interne, est resté dans l'ombre. Or, Godin y a joué un rôle crucial, à compter de 1965, date où les tensions entre les positions plus nationalistes ou socialistes, entre les différentes perspectives socialistes, comme entre les plus littéraires et les plus politiques sont plus vives au sein du groupe.

– Michel Lacroix

*Université du Québec à Montréal*

**Olivier Lemieux (dir.). *Penser l'histoire et son enseignement au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2023, 208 p.**

Professeur à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), Olivier Lemieux se présente comme un politicologue de l'éducation. Auteur prolifique, ses travaux portent notamment sur la gouvernance scolaire, l'histoire intellectuelle de l'éducation au Québec et l'analyse des controverses entourant l'enseignement de l'histoire du Québec.

*Penser l'histoire et son enseignement au Québec* est avant tout un recueil de témoignages d'acteurs et d'actrice ayant joué un rôle clé dans l'élaboration des programmes scolaires d'histoire du Québec ou dans le débat public entourant leur parution, depuis le Rapport Parent

(1963-1966) jusqu'au Rapport Beauchemin-Fahmy-Eid (2013). Sa démarche rappelle celle de Claude Lessard et de Gabriel Gosselin, dans l'ouvrage *Les deux principales réformes de l'éducation du Québec moderne : témoignages de ceux et celles qui les ont initiées*, paru en 2008. Lemieux a sélectionné onze entretiens qui lui paraissaient les plus « marquants » parmi les dix-huit qu'il a réalisés pour sa thèse doctorale, publiée en 2021 chez le même éditeur, sous le titre *Genèse et legs des controverses liées aux programmes d'histoire du Québec (1961-2013)*. L'auteur ne précise cependant pas ce qu'il entend par « marquants », si ce n'est qu'il souhaitait présenter une diversité de points de vue. Un des aspects qui nous avaient le plus intéressée à la lecture de sa thèse était justement l'apport des extraits d'entrevues, parfois livrés en note en bas de page. On peut donc se réjouir qu'il ait entrepris de partager ces riches matériaux en les publiant dans une version remaniée.

Parmi les témoins privilégiés retenus, on retrouve des responsables de la division d'histoire ou des sciences humaines au ministère de l'Éducation du Québec (MEQ) (Denis Vaugeois et Bruno Deshaies), des membres de commissions d'enquête (Guy Rocher), des personnes ayant directement contribué à l'élaboration des programmes scolaires (Micheline Dumont, Christian Laville, Jacques Robitaille, Brian Young et Jacques Beauchemin) et des membres de « groupe[s] de pression », en particulier la Société des professeurs d'histoire du Québec (SPHQ) (Michel Allard, Christian Laville, Gilles Berger, Jacques Robitaille, Robert Comeau). Relevons l'absence de certaines figures féminines qui jouèrent un rôle prépondérant dans l'orientation des programmes d'histoire nationale, comme Huguette Dussault (directrice de la Division de l'enseignement des sciences de l'homme du MEQ en 1968 et 1969, professeure didacticienne de l'histoire à l'Université Laval et membre de la SPHQ très active dans la contestation du programme-cadre des années 1970), de même que Louise Charpentier (également active à la SPHQ et maître d'œuvre des programmes d'histoire de 1982). Il a toutefois été impossible pour l'auteur de mener ces entrevues. On ne peut certes lui reprocher d'avoir dû composer avec ces limites inhérentes à la démarche de l'histoire orale.

Une riche introduction précède les témoignages, présentés par ordre « chronologique » d'entrée en action des acteurs et de l'actrice dans la discussion publique autour des réformes de l'enseignement de l'histoire. Elle offre des repères permettant de situer la démarche de l'auteur de même que les différentes générations de programmes

scolaires et de rapports sur l'enseignement de l'histoire au Québec. Le lectorat moins familier avec ces questions ou qui n'aurait pas lu la thèse de Lemieux pourra ainsi plus facilement apprécier le contenu des témoignages sélectionnés. L'auteur y relève également des parallèles entre les trajectoires des témoins et y présente quelques éléments d'analyse fort pertinents. Il propose ainsi une vue d'ensemble plus pénétrante que ce qu'on aurait pu attendre d'un ouvrage de type « recueil de témoignages ».

Le canevas d'entretien permet d'en apprendre davantage sur le parcours d'études et la trajectoire professionnelle des acteurs et de l'actrice interrogés. Il les amène notamment à préciser leur rôle au sein de comités ou d'organisations en lien avec les réformes en enseignement de l'histoire de même qu'à s'exprimer sur les circonstances entourant leur départ de ces regroupements. Il donne ainsi accès aux coulisses de ces réformes, par exemple en mettant en lumière la contribution d'une personne ayant collaboré officieusement à la création d'un programme. Il s'agit, en somme, d'une approche complémentaire à celle généralement adoptée dans les travaux sur le sujet, qui se concentrent essentiellement sur l'analyse des programmes scolaires et autres traces écrites.

Comme l'observe Lemieux, la majorité des personnes interviewées peuvent être associées à une même « génération », qui entre dans la carrière dans la seconde moitié des années 1960 ou au début des années 1970. Plusieurs font d'ailleurs leurs premières armes dans l'enseignement de l'histoire dans des écoles secondaires ou des écoles normales, dans le contexte de pénurie de personnel enseignant qui suit le *baby-boom*. Bon nombre d'entre eux poursuivent parallèlement des études universitaires en histoire, à l'Université de Montréal surtout. On constate par ailleurs l'influence déterminante de Maurice Séguin sur le parcours de plusieurs. Parmi les aspects plutôt méconnus mis en lumière, retenons l'incubateur qu'ont été les écoles normales (en particulier le « marché commun » des écoles normales montréalaises) pour la structuration d'un espace de réflexion et d'un champ d'expertise sur l'enseignement de l'histoire. Micheline Dumont mentionne parfois cette expérience dans ses écrits, mais il s'agit, à notre sens, d'une piste que gagneraient à approfondir de futurs travaux.

Les entrevues permettent également d'avoir accès aux perspectives de ces figures influentes sur la formation des enseignantes et des enseignants d'histoire au secondaire (offrant un recul appréciable dans

le contexte actuel où les voies de formation se multiplient) et sur ce que devraient être, à leurs yeux, les principales finalités de l'histoire et de son enseignement. À ce propos, si les positions de certains, plus vocables lors des débats suscités par le programme de 2006 sur l'enseignement de l'histoire nationale et son association à l'éducation à la citoyenneté, sont bien connues, on découvre avec intérêt la position d'autres personnes ayant fait preuve de plus de réserve (Micheline Dumont, par exemple). L'approche privilégiée, basée sur le « récit de vie », nous a d'ailleurs semblé porteuse de nuances intéressantes en permettant d'entrevoir comment leur parcours personnel, professionnel et intellectuel a pu forger leurs points de vue. Mais puisqu'il s'agit de matériaux pour l'analyse et non d'une analyse historique, c'est au lecteur d'établir ces liens, ce qui n'est pas désagréable.

À notre sens, un des aspects les plus novateurs qui ressort de la mise en commun de ces témoignages est que celle-ci met en relief le *ressenti* de ces acteurs et de cette actrice, notamment les affinités et les rivalités (voire l'amertume) qui marquent l'expérience humaine et qui font partie intégrante du jeu politique entourant les réformes curriculaires. Le franc-parler avec lequel certains se livrent (voire règlent des comptes) surprend par moments. Lemieux renvoie d'ailleurs aux travaux de l'historienne française Françoise Waquet (*Une histoire émotionnelle du savoir*, 2019) et à sa volonté de « rétablir une identité émotionnée » (citée par Lemieux, p. 6-7). Bien que prometteuse, cette piste nous a paru peu exploitée par l'auteur en fin de compte. On peut présumer qu'il s'agit davantage d'un constat qui lui est apparu au terme de sa démarche qu'un de ses objectifs initiaux, comme semble l'indiquer le fait que son canevas d'entrevue ne comporte pas de questions particulières visant à approfondir cet aspect. Il s'agit néanmoins d'une perspective stimulante au moment où l'histoire des émotions renouvelle plusieurs champs de la discipline historique. Espérons que d'autres chercheuses et chercheurs s'intéressant à l'histoire intellectuelle et politique approfondiront cette dimension dans les années à venir.

En conclusion, au-delà des débats sur l'enseignement de l'histoire, cette constellation de récits de carrière permet de retracer l'évolution de la formation des enseignantes et des enseignants d'histoire, de la didactique de l'histoire au Québec, de même que les tensions entre l'historiographie savante et « scolaire ». Pour ma part, je vais certainement retourner fréquemment à ce complément précieux, notamment en y puisant des extraits pour mes cours destinés aux futurs

enseignantes et enseignants d'histoire. À la lecture de ce livre, on vient à souhaiter que plus d'historiens et d'historiennes choisissent de publier leurs matériaux premiers, bien que nous reconnaissons que, dans ce cas, le sujet s'y prête particulièrement bien considérant la notoriété de la plupart des témoins, l'intensité des débats abordés et leurs liens intimes avec les questions identitaires québécoises.

### BIBLIOGRAPHIE

GOSSELIN, Gabriel, et Claude LESSARD. *Les deux principales réformes de l'éducation du Québec moderne : témoignages de ceux et celles qui les ont initiées*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

WAQUET, Françoise. *Une histoire émotionnelle du savoir : XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS, 2019.

– *Andréanne LeBrun*

*Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue*

**Daniel Poitras et Micheline Cambron. *L'Université de Montréal : une histoire urbaine et internationale*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2023, 571 p.**

Il serait tentant de décrire en tout premier lieu l'apparence de l'ouvrage de Daniel Poitras et de Micheline Cambron tant il est massif : 600 pages sur papier glacé, 500 illustrations en couleur, couverture rigide. Le livre est gros et beau. Cette histoire de l'Université de Montréal est toutefois monumentale pour des raisons qui dépassent sa composition soignée (félicitons au passage les PUM). L'ambition du travail de Poitras et de Cambron est avant tout historique : il replace fort précisément la fondation et le développement de l'Université de Montréal dans son contexte. Devant l'impossibilité de synthétiser la somme d'informations contenues dans ce livre, j'aimerais insister ici sur sa mise en récit et sur les quelques précieuses leçons de méthode qu'il recèle.

Les auteurs ont opté pour une séquence chronologique, divisant l'histoire de l'Université de Montréal en sept grandes périodes : « Un